



Lénine le chef des bolchévistes.

La valeur militaire de l'armée était nulle : il n'y avait plus question de faire encore la guerre et de résister à une offensive allemande après l'armistice. La résistance devenait impossible même sur les ouvrages défensifs derrière le front; le nombre de baïonnettes était insuffisant. L'artillerie avait souffert beaucoup. Elle pouvait se déplacer difficilement par suite de nutrition insuffisante des chevaux, dont beaucoup succombaient à l'épuisement.

Les Allemands étaient aussi au courant de cette situation : ils étaient conscients de leur supériorité.

La session préliminaire avait été pour eux une occasion de jouer de la comédie et de permettre aux Russes de faire de la propagande pour la paix sans les pays de l'Entente.

Cette propagande ne donna pas le résultat escompté. Le 1^{er} janvier l'Allemagne posa ses véritables conditions de paix.

La Russie et l'Allemagne proclament la cessation de l'état de guerre entre les deux pays. Elles vivront désormais en paix et se promettent une amitié mutuelle.

L'Allemagne est prête, à la condition d'une réciprocité pleine et entière envers ses alliés, à évacuer, dès la signature de la paix et dès que l'armée russe sera démobilisée, ses positions actuelles et les provinces russes occupées, dans la mesure où cela ne sera pas en contradiction avec l'article 2.

Le Gouvernement russe ayant déjà proclamé, conformément à ses principes, le droit de tous les peuples composant l'Etat russe à disposer librement d'eux-mêmes jusques et y compris leur droit à la séparation complète, il prend acte des décisions par lesquelles les peuples de Pologne, de Lithuanie, de Courlande, ainsi que d'une partie de la Livonie et de l'Esthonie, ont exprimé leur volonté de se séparer de l'Etat russe pour former des Etats entièrement indépendants. Le Gouvernement russe reconnaît que, dans les conditions actuelles, ces déclarations doivent être considérées comme l'expression de la

volonté populaire et il se déclare prêt à tirer de ces déclarations les conclusions qui en découlent.

Mais l'Allemagne ne retirerait ses troupes de ces territoires qu'après qu'un referendum aurait sanctionné cette indépendance.

C'était là une condition scandaleuse. Qui donc croirait que le parti militaire allemand permettrait un referendum honorable sous la botte allemande?

Cet article prouve que l'Allemagne envisageait une paix au plus fort, pour pouvoir incorporer à l'empire tous les territoires qu'elle convoitait. Ces territoires devaient se séparer de la Russie : la volonté du peuple l'avait exigé; mais pour bannir les Allemands on exigea un referendum.

La guerre économique, stipulée le traité, a cessé aussi. Et l'Allemagne exigea alors des mesures qui lui permettaient de se fournir en Russie des matières premières indispensables et de lui fournir des produits manufacturés. Elle soigna, déjà dès lors, pour son avenir.

Et par ces matières premières elle voulait naturellement dire : des céréales.

Le journal *Vorwärts* n'avait-il pas été suspendu pour avoir prêté la famine?

Un autre article stipula :

Les parties contractantes n'exigent pas le remboursement de leurs dépenses de guerre; de même elles ne réclament pas de dommages et intérêts pour les pertes subies pendant la guerre, c'est-à-dire pour les préjudices causés à elles ou à leurs sujets par les opérations militaires jusques et y compris les réquisitions dans les territoires où ont eu lieu les hostilités.

Chacune des parties contractantes répare les dommages causés pendant la guerre, par les actes de violence contraires au droit international, aux nationaux civils de la partie adverse, à la vie et aux biens des représentants diplomatiques et consulaires ainsi qu'aux locaux des ambassades et consulats.

En d'autres mots : l'Allemagne ne payerait rien pour toutes les réquisitions opérées dans l'immense empire russe mais la Russie devait payer les dommages causés par ses troupes en 1914, dans la Prusse Orientale.

Ces conditions démasquèrent la duplicité de l'Allemagne et devaient produire d'amères désillusions à Pétersbourg.

Mais la Turquie arriva encore avec de dures conditions : la Turquie, qui n'avait connu que des défaites, mais forte du désarroi de la Russie, allait poser des conditions malgré l'occupation d'Erzeroum, Trébizonde et Trindjan par les troupes russes.

La Russie devait démobiliser mais la Turquie pouvait garder son armée sur le pied de guerre. La Russie devait



Trotsky.



Aspect d'un village après la retraite russe.

retirer son armée derrière la frontière d'avant guerre. La flotte de la mer noire devait être démobilisée. Ces conditions provoquèrent la division dans le conseil des commissaires du peuple.

Les uns voulurent accepter ces conditions : les autres voulurent continuer la guerre.

Un troisième groupe proposa de refuser les conditions et de laisser rouler les affaires.

C'est la solution qui intervint de fait.

Entretemps avaient eu lieu les élections pour la Constituante et la majorité des députés n'étaient pas des bolchévistes mais des socialistes-révolutionnaires, les anciens partisans de Kérensky.

Pétrograd et Moscou élirent des bolchévistes mais dans les campagnes, on a été porté pour un régime plus modéré.

Lénine et Trotsky prirent donc une attitude hostile à l'égard de la nouvelle représentation du peuple. Ils comprirent cependant qu'un début prudent s'imposait. C'est pourquoi ils déclarèrent que la Constituante ne pourrait siéger si elle ne comptait pas 400 membres. Ils l'appellèrent une institution bourgeoise.

Les soviets attendirent le début de janvier pour agir plus fermement. Alors ils déclarèrent que la Constituante représentait la révolution bourgeoise et les soviets la révolution socialiste; la Constituante était issue de la révolution de mars, les soviets découlait de la volonté du peuple qui s'était manifesté en octobre.

Le Conseil des commissaires défendit alors l'ouverture de la nouvelle assemblée sous prétexte que le nombre déterminé de membres n'était pas encore présent dans la capitale.

Puis on prit un arrêté catégorique pour imposer le silence aux mécontents. La presse serait forcée de publier tous les avis des commissaires du peuple. Le directeur d'un journal qui insérerait des avis mensongers serait puni d'une amende de 25.000 roubles et d'une détention de 6 mois; la feuille serait supprimée. De plus, on établit une rigoureuse censure préalable.

Ainsi les bolchévistes étaient totalement maîtres de la presse et bientôt le journal principal de Pétrograd « Roustkoè Slovo » fut supprimé. Les manifestations furent sévèrement interdites.

Toutes ces mesures furent prises pour éliminer la résistance à la politique des bolchévistes à l'égard de la Constituante.

Et malgré tout on organisa des manifestations à Pétro-

grad et à Moscou pour le jour où la Constituante devait légalement se réunir.

Et des journaux l'annoncèrent, malgré les décrets sévères. Elles donnèrent le conseil de paraître, calmes, dans les rues pour prouver que la Constituante était maîtresse de tout pouvoir, qu'elle était l'expression de la volonté du peuple par des élections légales.

La presse bolchéviste répondit qu'au palais de Tauride on verrait réunis dans la salle de réunion la représentation de deux mondes opposés : celui des opprimés avec les prolétaires et les paysans organisés en face de celui des capitalistes et des bourgeois.

Les deux groupes étaient irréconciliables; le sang versé en octobre les séparait.

Mais à Moscou la manifestation était peu énergique : peu de gens apparurent pour défendre la Constituante. On avait peur des mesures de vengeance. Les gardes rouges patrouillaient et dispersaient les manifestants dont quelques-uns furent blessés.

Voyons comment se passèrent les choses à Pétrograd. Herval nous les décrit :

Tandis que la garde rouge mettait ordre aux manifestations, de nombreux députés se pressaient, bien avant l'heure prescrite, dans la salle des séances du palais de Tauride.

Des inscriptions en gros caractères marquaient la place des diverses fractions : à l'extrême gauche les bolchévistes, puis les socialistes-révolutionnaires de gauche et les Ukrainiens; au centre les socialistes-révolutionnaires, et enfin, à droite, le groupe national. Aucune inscription pour le parti cadet. Le nombre des députés enregistrés étant de 430, le quorum était atteint.

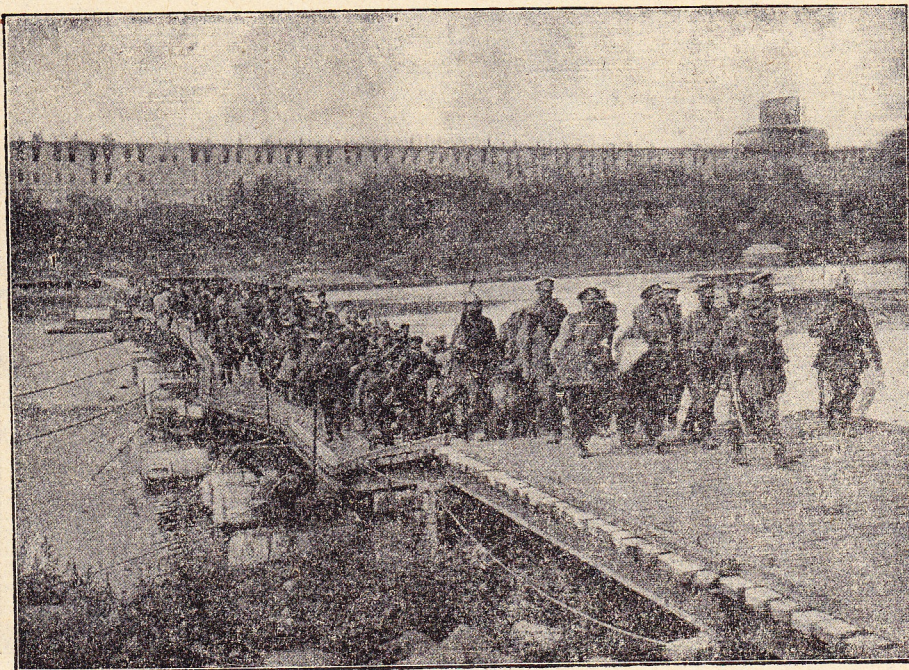
Dans la loge gouvernementale située à droite de la salle se trouvaient des représentants du Conseil des commissaires du peuple ; Lénine ne s'y trouvait point.

A quatre heures cinq, Lordkipadnize proposait à l'Assemblée de faire ouvrir la séance par le député Chvetsoff, doyen des membres présents.

Acclamé frénétiquement par la droite, hué par la gauche, Chvetsoff montait à la tribune présidentielle. Il y était rejoint aussitôt par Sverdloff, président du Comité central exécutif, accompagné du secrétaire du Comité. De sa propre autorité, Sverdloff s'empara de la sonnette présidentielle au milieu d'un nouveau tumulte.

Chvetsoff ayant prononcé la formule : « Je déclare l'Assemblée constituante ouverte », quitta immédiatement la tribune.

Sverdloff aussitôt se mit à lire, au nom du Comité cen-



Des prisonniers russes sortent de la citadelle de Novo-Georgiewsk sur un pont de bateaux construit par les Allemands.

tral exécutif, une assez longue déclaration qu'il termina par la formule suivante : « Par ordre du Comité central exécutif des D. O. S. P., je déclare l'Assemblée constituante ouverte. Je propose à l'Assemblée d'élire son président.

Et sur la proposition du député moscovite Skvortsoff, l'assemblée tout entière chanta l'Internationale.

Deux candidats furent proposés pour la présidence : l'un par le parti socialiste-révolutionnaire de droite, Victor-Mikhailovitch Tchernoff, l'autre par les bolchévistes et les socialistes-révolutionnaires de gauche, Marie-Alexandroona Spiridonova.

Tchernoff fut élu par 244 voix contre 153 à Mme Spiridonova.

Les socialistes révolutionnaires proposèrent de commencer les opérations d'après l'agenda dont le point principal était : la question de la paix. Le comité central exécutif voulut d'abord faire reconnaître le pouvoir des soviets. Mais la première proposition fut acceptée.

A ce moment les bolchévistes et les socialistes-révolutionnaires de gauche déclarèrent que, vu la situation, une suspension d'une heure et demie fut votée.

Répétant la tactique dont ils s'étaient déjà servis au Préparlement, les bolchévistes et leurs amis étaient absents lors de la reprise de séance. Dès lors la conduite qu'ils allaient tenir ne faisait plus de doute pour personne.

Dès la reprise, Skobeleff monta à la tribune et protesta contre les coups de feu tirés le jour même dans les rues : des soldats et des gardes rouges, dit-il, ont tiré sur la foule, blessant de nombreuses personnes.

L'orateur propose la formation d'une commission interpartis pour mener une enquête.

Tchernoff donne ensuite connaissance du projet de loi sur la terre.

A ce moment, un matelot se présente à la tribune présidentielle et déclare :

« J'ai reçu des instructions pour vous informer que toutes les personnes présentes doivent quitter la salle des séances, car la garde est fatiguée !

— Nous n'avons pas besoin de garde ! crie-t-on à droite et au centre.

— Où sont vos instructions ? De qui émanent-elles demande Tchernoff.

— Je suis le chef de la garde du palais de Tauride et j'ai des instructions du commissaire, répond le matelot, qui quitte ensuite la tribune.

— Tous les membres de l'Assemblée sont fatigués aussi, dit Tchernoff, mais aucune fatigue ne peut interrompre la discussion immédiate de cette loi qu'attend la Russie. »

Ces paroles du président déclenchèrent un tumulte épouvantable, provenant des matelots et des soldats qui se sont attroupés dans la salle.

« L'Assemblée constituante, continue Tchernoff, ne pourra se disperser que dans le seul cas où l'on emploiera la force !

— A bas Tchernoff ! » hurlent les soldats et les matelots. Puis, de nouveau, le chef de la garde entre dans la salle et, se dirigeant vers la tribune présidentielle, dit à Tchernoff :

« Je vous prie de quitter la salle des séances. »

Aucun des membres de l'Assemblée ne se levant, le chef de la garde quitte la tribune et sort de la salle.

Puis l'Assemblée traita la loi agraire et nomma une commission pour faire rapport à ce sujet.

Puis on vota l'ordre du jour de la paix, en ces termes :

« ...L'Assemblée constituante, persuadée que le désir de la Russie de voir la cessation de l'horrible guerre trouvera un écho unanime chez les peuples et les gouvernements des nations alliées ; que les efforts communs aboutiront rapidement à une paix assurant l'intégrité des biens et de l'honneur de toutes les puissances belligérantes, décide d'élire parmi ses membres une déléguation, munie de pleins pouvoirs, chargée d'engager les pourparlers avec les représentants des puissances alliées chargée de leur remettre une adresse les invitant à procéder à l'élaboration commune des conditions d'une paix rapide, et à réaliser la décision prise par l'Assemblée constituante en ce qui concerne les pourparlers avec les puissances en guerre avec nous. »

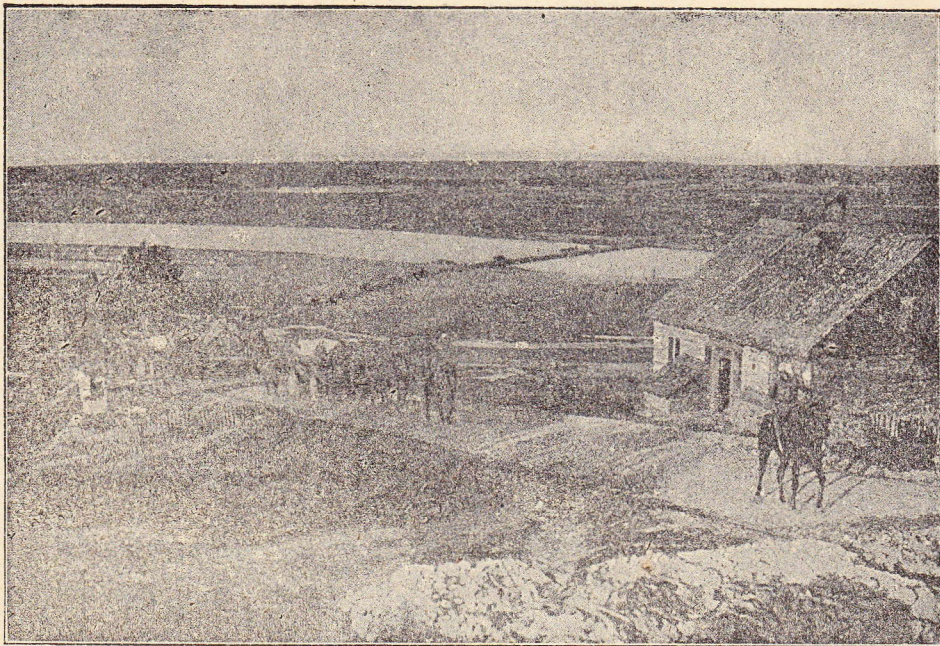
L'Assemblée exprime son regret de ce que des pourparlers pour une paix séparée avaient déjà été entamés.

Cet ordre du jour répudia donc tout ce que les bolchévistes avaient traité, sous ce rapport à Brest-Litowsk.

Puis, à l'unanimité, l'Assemblée proclama la république fédérative russe.

Tous les membres étaient anxieux. Qu'allait-il arriver ? Devait-on s'attendre à de la violence de la part du Conseil des commissaires du peuple ?

Mais la session prit fin dans le calme. La nouvelle réunion fut fixée au lendemain.



Une colonne allemande de ravitaillement en munitions passe le Narew sur un pont de circonstance.

Mais Lénine avait fait parvenir un ordre à la garde du palais, que voici :

« J'ordonne aux camarades soldats et matelots chargés du service de garde à l'intérieur du palais de Tauride de ne permettre aucune violence sur les membres contre-révolutionnaires de l'Assemblée constituante et de les laisser librement sortir, mais de ne laisser rentrer personne. »

La session avait duré toute la nuit et il était près de cinq heures quand les membres s'en retournèrent sans être inquiétés.

Puis les commissaires proclamèrent la dissolution de l'Assemblée. La garde rouge occupa le palais et les rues avoisinantes.

L'attentat était commis et de fait la Constituante était supprimée.

Tchernoff, le président, lança un appel au peuple au nom de la Constituante :

« Il est porté à la connaissance de tous les peuples de Russie que l'Assemblée constituante chassée par les baïonnettes des usurpateurs et acculée au suicide n'est pas morte encore. Elle continuera à vivre tant qu'elle n'aura pas accompli son devoir vis-à-vis du peuple qui l'a élue.

» Les élus du peuple prendront toutes les mesures pour que les travaux de l'Assemblée constituante, interrompus par l'intervention des baïonnettes, soient repris conformément à la dignité de la volonté populaire. L'Assemblée constituante se réunira à nouveau pour continuer ses travaux...

Ces jours-là on apprit le meurtre de deux anciens-ministres de Kerensky. C'étaient Kokochkine et Chingareff. On les avait enfermés dans la citadelle Pierre et Paul et de là avaient été transférés à l'hôpital Marie, où on les avait logés dans deux chambres contiguës, sous la surveillance de gardes rouges. Une nuit, des matelots et des gardes rouges, qui étaient venus relever le poste, pénétrèrent dans la chambre de Chingareff. Un matelot esthonien bondit auprès du lit, cria au malade « Camarade », pour le réveiller, et l'accabla des pires injures. Il le saisit ensuite à la gorge et se mit à l'étrangler. Chingareff n'eut que le temps de pousser un cri, et l'on n'entendit plus qu'un grincement de dents. A ce moment, un autre matelot fit feu cinq fois de son revolver sur le mourant. Après avoir achevé Chingareff, les assassins se rendirent dans la chambre de Kokochkine, où le même matelot esthonien voulut étrangler aussi cette seconde victime, mais l'autre matelot fit feu à bout portant et Kokochkine fut tué sur le coup.

L'enquête prouva que, depuis quelques jours déjà, les gardes rouges méditaient ce meurtre. Les matelots coupables ne furent pas arrêtés.

Telle était l'introduction d'une nouvelle période. La Constituante sembla bien décidée. Plus tard nous apprendrons plus au sujet des mouvements pour l'indépendance des différents Etats.

La description de ces faits nous a fait dépasser les événements sur les autres fronts.

Il le fallait bien pour faire voir les rapports des faits entre eux.

Nous devons donc combler ce vide avant de raconter l'histoire de la Russie bolchéviste et de ses adversaires en 1918.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Au front belge. — Les combats près de Wytschaete et de Messines.

En Flandre, depuis la bataille de Steenstraete, en 1915, où l'on employa les gaz asphyxiants, tout était resté fort calme. Notre armée montait la garde à l'Yser. Elle restait fidèle et inébranlable dans les tranchées boueuses et sanglantes de Nieupoort à Steenstraete. Les communiqués nous disent fort peu des événements. On doit rechercher le récit des faits dans les carnets individuels ; mais journellement il tomba de nos hommes dans le combat pour leur patrie, soit dans des bombardements, soit dans des attaques de secteur, soit dans des patrouilles.

On procura des délassements aux soldats ; on leur permit de se rendre en congé en France et en Angleterre. On perfectionna les armements et on réorganisa les armées. De cette façon la discipline se renforça.

Les troupes se relevaient régulièrement.

Mais jetons un coup d'œil sur quelques carnets de soldats pour décrire la vie de nos hommes.

Il s'agit de chercher des prisonniers, près de Dixmude.

Les chefs ont besoin de renseignements, qui leur permettent d'identifier les forces qui nous étaient opposées.

Quatre hommes de bonne volonté se présentent : ils partent.

L'aumônier, Dr Elebaers, raconte leur aventure dans son ouvrage « Lief en Leed ». (1)

(1) « Joie et douleur ».



La retraite des Russes en Pologne par la ville d'Otrow.

« Tout à coup les détonations des canons déchirent l'air de la nuit. Les obus vrombissent au-dessus de nos têtes avec un sifflement sinistre et vont éclater là-bas dans les lignes allemandes avec une force destructive effrayante, avec une explosion rouge de sang.

Ne rien penser, ne rien sentir... quoique votre esprit condamne toute force destructive de vie, quoique le cœur se resserme de compassion devant cette menace de mort.

Si l'on n'était pas totalement conscient de son droit, on passerait la main sur les yeux dans un geste d'effroi et on se boucherait les oreilles pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre et s'encourir dans la nuit, loin, très loin de ce champ de carnage... Puis, irrésistiblement, nos pensées vont aux quatre héros qui doivent monter la garde couchés près du blockhaus.

« Seraient-ils bien parvenus à leur poste ? » telle est la question qui nous assaille, car ils ont dû partir en plein jour sur l'unique passerelle qui conduit aux avant-postes allemands,

La ils attendent peut-être, les jambes dans la boue et l'eau, s'écarquillant les yeux pour voir si le danger ne les guette pas et se demandant avec anxiété si leurs plans réussiraient : attaquer l'avant-poste et faire prisonniers ses occupants.

Et les Allemands ne les ont-ils pas encore vus ?

Et les éclats de nos propres obus ne les ont-ils pas touchés ? Nos canons tonnent toujours, les obus éclatent toujours plus près. La détonation courte, sèche et stridente des 75 est accompagnée de celles, plus lourdes et plus sombres, des 149, dont les obus semblent passer avec des à-coups et sifflants haut au-dessus de nos têtes pour aller tomber, devant nos lignes, dans un éclat lumineux et un choc qui fait trembler. Dans les airs se dessinent les flocons de shrapnels allemands lancés contre nos avions.

Tout à coup, dans la direction du blockhaus, nous voyons un éclair rapide suivi d'un coup sec, encore un, encore un... « Nos hommes lancent des grenades », criions-nous !

Tous les canons se mettent à tonner ensemble, les projectiles sifflent avec rage dans les airs...

Puis, cela ralentit.

« J'ai entendu distinctement deux coups de fusil », dit le lieutenant, « il est temps d'y aller voir ».

Nous partons donc. A l'endroit où le chemin débouche dans la tranchée, nous voyons déjà quelques soldats.

« On a déjà conduit trois prisonniers chez le major. Le quatrième suit. »

« Et nos hommes ? »

« Saint et saufs tous les quatre. »

Devant le poste de combat du major une trentaine de fantassins entourent deux soldats : les héros !

Ils sont habillés comme les Indiens du Far-West, méconnaissables, couverts de boue et d'eau.

« Nous avons dû abandonner un Allemand, il était trop grièvement blessé, j'ai tout de même encore pu lui appliquer un pansement. Une fichue idée qu'ils ont eue aussi de vouloir nous tirer dessus. »

Les fantassins se serrent plus près du narrateur, cela forme un groupe étrange dans ce clair de lune !

Mais le major crie par la fenêtre de son abri :

« Mais écarter-vous donc un peu, là-dehors, je ne comprends rien de ce qu'on me dit ici à cause de vos radotages. »

A l'intérieur a lieu le premier interrogatoire des prisonniers. On apporte le quatrième Allemand : un homme robuste pouvant avoir vingt-huit ans environ. Il regarde autour de lui avec inquiétude.

Après quelques minutes on fait sortir les prisonniers, un à un, entre leurs conquérants.

Oh, ces drames inconnus ! Nous connaissons ceux de quelques-uns, ils nous donnent une image de ceux de tous nos hommes...

Nous ne résistons pas au désir de vous raconter une autre histoire, tirée du même ouvrage.

Le Dr Elebaers nous raconte l'histoire d'un « Père » :

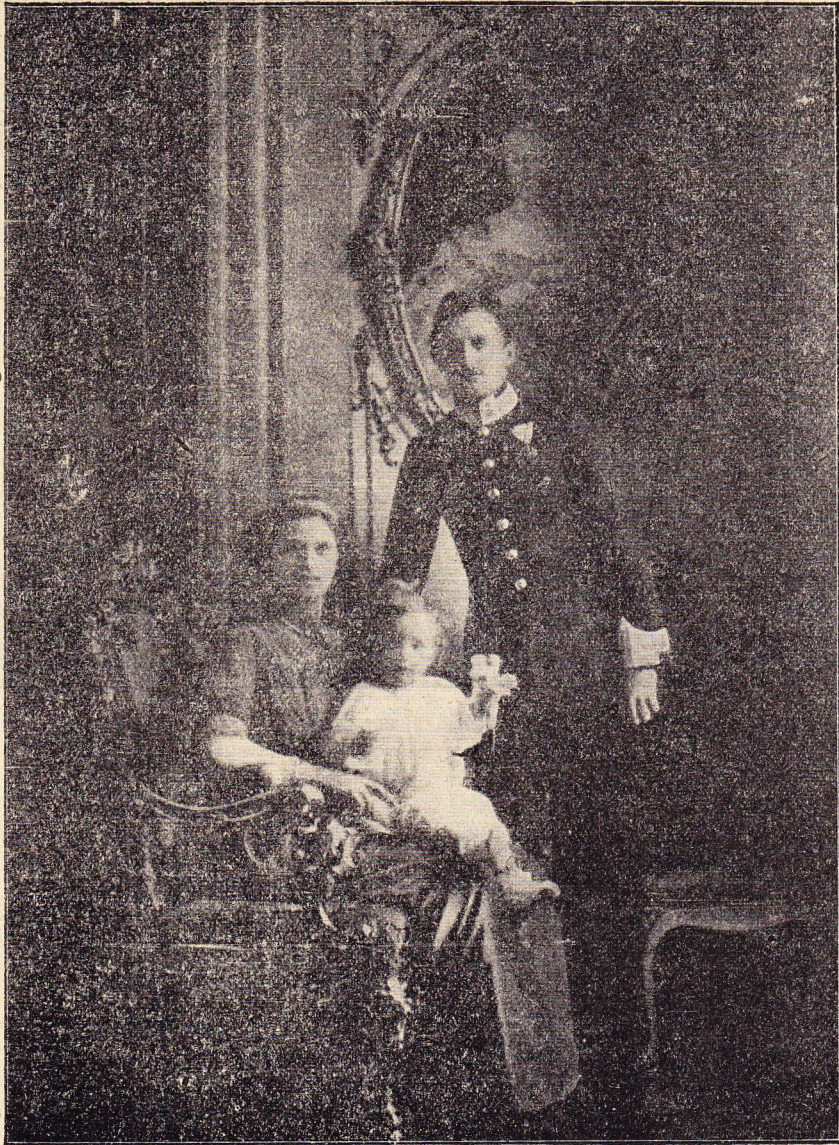
Il s'était enfui d'un village des environs de Malines. Il avait deux fils à l'armée et depuis plusieurs mois il n'avait plus la moindre nouvelle d'eux. Le plus jeune avait dû marcher aussi : il était de la classe de 1914.

Et il était assis là devant moi, le vieux, encore solide mais exténué par le long voyage. Car il venait de la Vendée lointaine où il avait reçu l'hospitalité avec sa femme et sa fille.

Il était resté pendant deux jours et une nuit dans le train, puis il était descendu dans la ville voisine de notre cantonnement et avait erré autour de la gare.

« Car je n'y connaissais ni lieu, ni personne, Monsieur l'abbé. Ce matin je suis venu à pied jusqu'ici.

Il avait parcouru sept kilomètres par un chemin poudreux, sous le soleil brûlant. Il portait un lourd panier rempli d'œufs, de beurre et de chocolat. Mon Théo aime



L'Empereur Charles, l'Impératrice d'Autriche et leur fils.

tant cela, dit-il. Il sourit, content, mais tout à coup ses yeux se remplirent de larmes.

« Ah, lorsque je reçus ce télégramme m'annonçant que mon cher fils, le plus jeune, était à l'hôpital, malade, presque à la mort, alors mon cœur s'est presque rompu. Un si bon et brave garçon !

« Il nous avait coûté tant d'argent, mais il nous en était si reconnaissant ; il était la consolation de nos vieux jours. Et il jouait si merveilleusement bien de l'orgue, Monsieur l'abbé, car il était clerc, organiste, chez nous. »

Et fièrement il redressa la tête.

« Je le sais bien, fis-je, car ici aussi je lui faisais jouer l'orgue pendant la messe militaire. Il était vraiment un artiste. »

« Et dire qu'il va mourir. » Il sanglota.

Il y a des douleurs que des paroles ne calment pas.

Je n'essayai donc point de le consoler. Mais nous nous entretenmes de lui, du cher enfant, de sa bonté, de sa résignation et son espoir de se rétablir :

« Car il a de l'espoir, je l'ai vu hier encore, et c'est là un bon signe. »

« Ah oui, Monsieur l'abbé ; il sera fait comme le veut le Seigneur ; mais, crois-moi, c'est dur, très dur.

« Et vous allez sans doute lui rendre visite maintenant ? Prenez le tram, car la route est longue. »

Le père me remercia et se mit en route, mais le tram était parti, et je le vis aller, courbé sous le poids de sa douleur, mais heureux quand-même de pouvoir retrouver son enfant encore vivant et lui apporter quelques friandises. Le soir il devait retourner en Vendée : encore deux journées et une nuit de voyage ! »

Une semaine plus tard je vis l'amônier des hôpitaux.

« Tu sais déjà la nouvelle, me dit-il. Le jeune organiste qui nous vint de ton cantonnement s'en est allé au ciel. Il est parti comme je lui apportais un « Manuel de plainchant » qu'il m'avait demandé !

Son père est venu à l'enterrement. Quelle tristesse, mon ami ! Jamais je n'ai vu douleur pareille. »

Qu'il repose en paix, le brave garçon ! Que de fois ses doigts d'artiste avaient transporté l'âme de nos soldats vers la plus sublime adoration devant l'autel de Dieu... »

Voici comment le lieutenant Corvillain décrit, dans le « Courrier de l'Armée », un raid de patrouille :

Dans la tranchée les patrouilleurs se massent, on distribue les grenades. Une nuit d'encre, une fine pluie serrée qui mouille jusqu'au os. Ils sont là une vingtaine, coiffés de bonnets de police, de passe-montagnes, chaussés de grandes bottes en caoutchouc, le poignard au côté, le revolver dans la ceinture, les mains dans les poches. Assis sur la banquette de tir, ils grillent nerveusement cigarettes sur cigarettes; ils entreignent la



Soldats et ouvriers réunis dans la salle de la Douma.

consigne... Que peut-on leur dire ? Dans quelques instants, peut-être, ils joueront du couteau, là-bas entre deux saules.

«C'est bien audacieux cette visite à la Haie mystérieuse. Oh ! on en a déjà fouillé les recoins, mais chaque fois ce nom frappe l'imagination. Bah... on ira, quitte à se faire trouer la peau ; pourvu que l'on ramène du Boche et que le chef soit content.

Le radeau glisse sur l'Yser, les cordes grincent. Lentement, à la fille indienne, on traverse les avant-postes où les sentinelles, toutes grelottantes dans de grands imperméables cirés, vous regardent passer. On s'accroche aux fils de fer rouillés, ensevelis sous les hautes herbes. Halte. Dernières recommandations... Chacun à sa place. Le centre avec l'officier ; deux groupes pour la protection des flancs. Un bruissement d'herbe... En avant. Courbés, par bonds de quelques mètres, les hommes se faufilent entre les roseaux... Il faut se presser, l'embuscade doit être tendue avant que l'ennemi occupe la Haie. Sur le Wallevaardeken une passerelle est lancée : les hommes du génie la garderont. Cette fois il faut être prudent ; plus d'obstacle entre nous et les Boches. On se couche, on observe ; on rampe quelques mètres... une ombre vous frôle... la liaison est gardée.

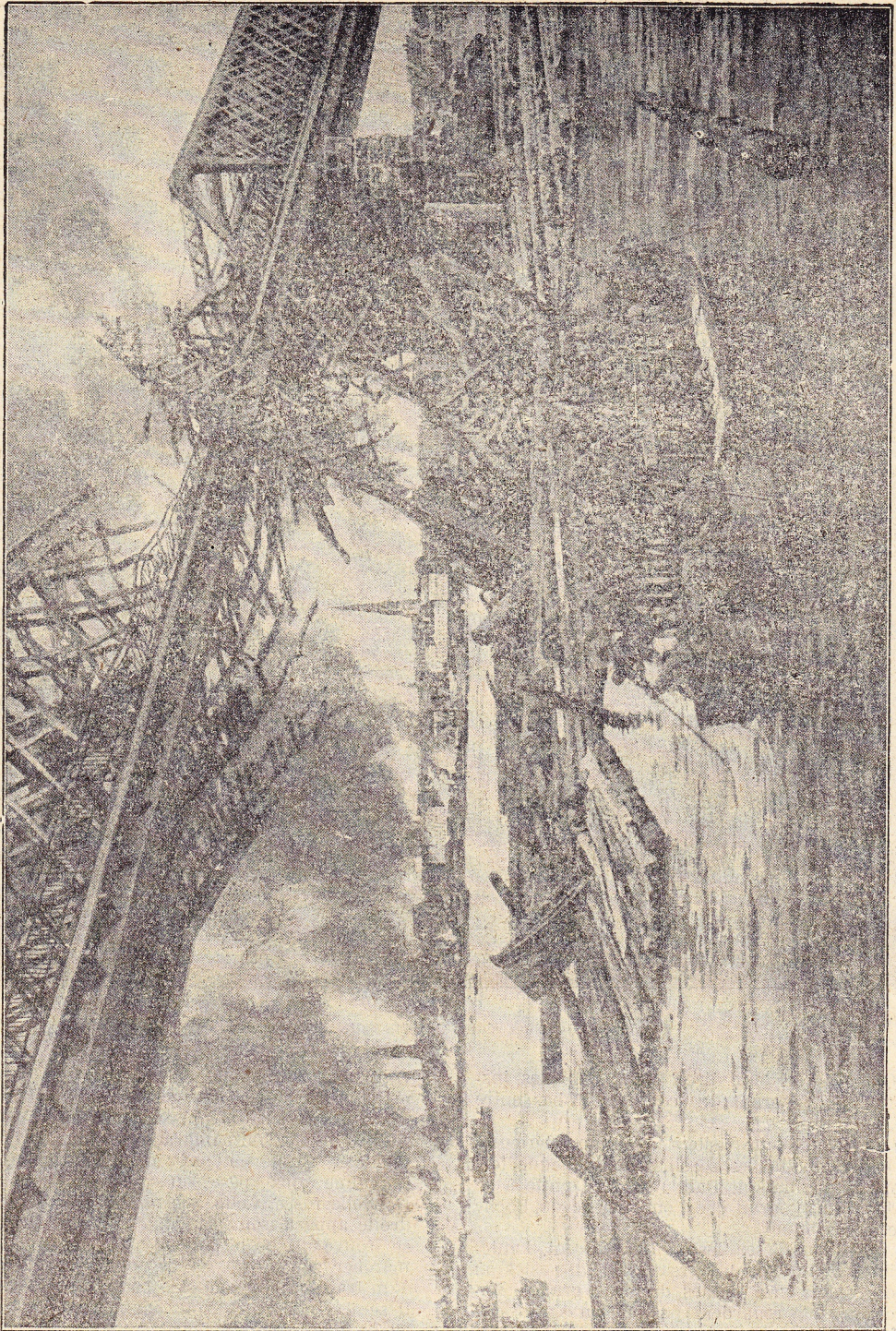
Il fait calme, le canon s'est tu... De-ci, de-là quelques coups de feu, une balle qui siffle. Dans la tranchée allemande, un chien hurle à la mort.

Les hommes avancent toujours, couchés parfois dans la vase des marais. Une boule lumineuse s'échappe de-

vant nous ; immobile, on observe... A gauche se dessinent, tout en noir, les buissons de la Haie mystérieuse. L'avance devient de plus en plus lente... On entend la respiration de son camarade de combat. Le cœur frappe plus dur. On se sent infiniment loin de ses lignes, isolé. Ce calme vous pèse, on souhaite l'action... Halte !... Nouvelle fusée. Cette fois on est au bord de la Haie ; à droite apparaissent les grands arbres aux pieds desquels se trouve un poste ennemi. On entend distinctement marcher sur les passerelles et dans le lointain le bruit d'un train qui va peut-être passer près de chez nous... Il semble que l'on respire un peu de la patrie sur laquelle nous sommes couchés.

L'officier et deux sergents continuent leur marche, traversent la Haie ; le poste ennemi n'est donc pas encore installé.

Soudain, derrière nous, le bruit d'un détonateur qui percute, un fracas assourdissant. C'est une grenade qui explose. Au même instant, sortant de l'épaisseur de la Haie, une flamme toute jaune, un coup de feu, un grand râle. Puis la fusillade crépite de toutes parts, des grenades explosent... Dominant le tonnerre, la voix fluëtte de l'officier commande : « Ralliement ! »... Quoi ?... Que faire ? Au centre du groupe rassemblé, deux corps flasques que l'on emporte... On ne comprend rien à la situation. Alors, anxieux, on regarde le chef. Celui-ci debout, le revolver au poing, apparaît comme un marbre dans la pâleur des fusées éclairantes. D'un geste il indique la Haie ; on a compris. On s'y jette. Les lueurs des coups



Prise de Riga par les Allemands le 3 septembre 1917.

de feu nous guident. Des cris dans la nuit : « A droite ! »... Une silhouette noire devant soi : on enfonce son poignard... Cela grince, quelque chose de chaud vous glisse dans la manche, une masse s'écroule, on passe. Deux coups de sifflet stridents... « Halte ! En retraite ! »... Quoi ?... Que veut dire ?.. On recule ! Une voix connue vous appelle. On ramasse un corps. Maintenant d'autres cris parlent de la passerelle : « A l'aide, nous sommes tournés, l'ennemi nous barre la route ! » Le chef reprend : « Tenez bon ! » On se rue vers le groupe qui plie... Des détonations, le sol tremble, l'air est saturé de poudre, on tousse. Les poignards reluisent sous l'éclair des luciers. On frappe, à bout portant, on décharge ses dernières cartouches ; on roule dans la boue, on se redresse, on chancelle. L'ombre qui se cramponne à la

vôtre lève deux longs bras. Le feu cesse subitement. Et des voix gutturales, étreintes d'horreur, ralentissent : « Kamerad, »

On se frotte le front. Automatiquement, on repasse le radeau, on rejoint la tranchée... Puis, vous arrachant de votre torpeur, un officier vous serre la main... votre main toute couverte de boue, de sang... : « Mon brave, c'est merveilleux... Vous avez fait six prisonniers. »

Lieutenant CORVILAIN.

Ce qui suit nous donne une idée de l'humeur de nos soldats. C'est un extrait d'un carnet d'un soldat d'infanterie.

Une délicieuse après-midi de septembre, joyeusement



Une brigade de la cavalerie russe anéantie par le feu de l'infanterie allemande.

ensoleillée, telle qu'il le fallait pour le plus grand succès du championnat de natation de notre D. A.

J'y assistai. J'ai même failli y participer ; en tout cas, ce furent quelques heures agréables : le public khaki fourmillait sur les berges du Molenbrug. Dr... très sportif, avait promis sa présence et, conséquemment, la musique d'un régiment complétait la fête. Le pont servait de tremplin aux plongeurs, et les applaudissements louaient les baigneurs les plus adroits. Je sentais dans l'air une atmosphère de sympathie et d'union qui me réchauffait le cœur, et j'aimais entendre, dans ce coin de la vieille Flandre invaincue, fuser les joyeux jurons de la Wallonie.

L'un après l'autre, les plongeurs s'élancent du pont, les uns comme des maladroits, sans grâce et les mem-

bres ballants, les autres prenant souci de conserver une ligne élégante, et de disparaître sans bruit dans l'eau calme.

Et tout à coup un cri : « La saucisse ! » Et toutes les têtes se tournent, devant le drame trop fréquent ; Vers le Sud, l'avion boche se relève d'un saut brusque, après avoir mitraillé le captif. Deux captifs descendent avec la plus grande célérité possible et quatre parasols blancs s'en détachent soudain, poussés au gré du vent ; les quatre parachutes des observateurs. Ils ont eu raison, car voici qu'une tache rouge apparaît au sommet d'un des ballons ; elle s'étend, la toile entière s'embrace en tombant et, en une seconde, rien ne subsiste de l'appareil.

Et l'avion, narguant les shrapnells, s'en va par-dessus les nuages, où le suivent nos regards chargés de rage.



La désorganisation de l'armée russe. Les soldats russes quittent en masse les tranchées.

Déjà, les plongeurs recommencent et le docteur B..., arbitre, appelle les noms :

« Bl., 5me de ligne, saut classique. »

Bl... arrive sur les planches sûr de lui-même, calme, certain d'être le mieux stylé des plongeurs. Il prend son temps, se dresse et, mollement, suivant une courbe gracieuse, il exécute un plongeon fort réussi. Ses amis, — et il en a — applaudissent ; on le cote 59 sur 60.

Et ce seront de bonnes minutes à se rappeler dans quinze ans, à supposer que l'on vive alors en paix.

Mais pendant l'été de 1917, il y eu grand espoir. Une offensive aurait lieu. Des troupes anglaises relevèrent les Français dans le secteur de Nieupoort que ceux-ci occupaient toujours.

Les Anglais arrivèrent avec un matériel surabondant, établirent un camp à Adinkerke, un autre à Coxyde, firent évacuer ce village ainsi que Oost-Duinkerke et Wulpen et ne parlèrent de rien moins que de reprendre Ostende et Zeebrugge.

Il leur fallait dénicher ce nid de pirates d'où les sous-marins menaçaient constamment la vie économique de l'Angleterre et des pays de l'Entente, mettant ainsi en péril le succès de la guerre.

Les Anglais tracèrent de nouveaux chemins. La nouvelle ligne de chemin de fer qui, depuis 1915 reliait Proven à Adinkerke, reçut plusieurs ratifications conduisant aux dépôts de munitions et les hôpitaux et fut reliée aux réseaux français et anglais. La ligne Furnes-Dixmude fut doublée. Pas jusque Dixmude, évidemment ; on s'en servit jusqu'à Oostkerke. De là on arriva à Kaaskerke : mais dans quelle situation était cette gare ?

Écoutons la parole d'un soldat :

Sous cet affreux ciel gris et bas, ce coin de terre présente un aspect désolé et ravagé qui ne rappelle plus du tout la fertilité des grasses prairies flamandes ; Caeskerke, jonction de boyaux importants, sert de but aux obus ennemis depuis deux ans et demi ; les tranchées sont déjà recouvertes de chardons et d'herbes folles, tant elles sont anciennes, et l'on ne reconnaît plus l'emplacement des quais de la gare ; quelques mètres de la bâtisse subsistent ; des rails traînent par-ci, par-là, lamentables et rouillés ; et, sortant d'un parapet, le piquet qui retenait la barrière du passage à niveau se reconnaît encore. L'endroit fut civilisé..

Aujourd'hui, le long de la malheureuse route, tour à tour bombardée et rétablie, les branches pendent cassées, aux quelques arbres survivants ; dans l'un, un obus a envoyé, par la force de l'explosion, un cheval de frise qui y reste suspendu.

Ce matin, en montant sur la banquette de la tranchée de l'Effort, j'ai vu les ruines de Dixmude, plus complètes et plus abominables que celles de Dinant ou de Louvain.

Dixmude ! De loin, l'église se reconnaît : les pans en sont plus élevés que ceux des autres bâtiments. Le reste des amas de briques ; et tout cela grouille de Boches, naturellement.

A l'endroit où s'était trouvé le pont de l'Yser, un seul pilier était resté debout.

Des lignes de chemin de fer conduisaient encore à Coxyde-bains et village, à Oost-Duinkerke, et de l'autre côté à Eggewaartskapelle, Fortem et Loo. Tout le front était donc entouré d'un réseau de voies ferrées.

On apporta des quantités de munitions.

L'espoir était grand : nous allons suivre les opérations de près : d'abord à Wytschaete et Messines, puis l'attaque allemande à Nieupoort et enfin la bataille dans la direction de Poelkapelle et Passchendaele.

L'été battait son plein. D'un poste d'observation du mont Kemmel la vue portait sur tout le terrain d'opération. Le soleil dardait ses rayons sur l'étendue du terrain. Combien y avait-il là de Flamands pendant la paix. Mais quelle différence maintenant. Le soleil reluisait sur les toits rouges et gris et la blancheur des Halles d'Ypres, dardait ses rayons sur des champs où s'élevaient des clochers ; il se mirait sur les pignons blancs et dans l'étang de Dickebusch.

Les éclats d'obus étincelaient comme des taches d'or dans le vert des prairies et des pièces de trèfle. Les ailes des moulins pendaient encore sans vie, comme la croix que fait le paysan avant son labeur et dont les mères signent leurs enfants avant de les envoyer dans la riante nature.

Des chariots et des charettes se montraient derrière les collines et des véhicules couverts gris et bleus se balan-



Service religieux dans un hôpital de campagne russe.

gaient entre les arbres, qui bordaient la route, là-bas vers la ville.

Un train sifflait et glissait comme un joujou gigantesque le long des auberges anciennes et par les hameaux, s'arrêtant une seconde seulement, comme s'il était seul à se hâter dans cette contrée où même la ville semblait endormie.

Quelle luxe partout... jusqu'à Roulers et Tourhout, jusqu'à Nieuport et Dixmude. Et puis là-bas, le Catsberg, où se trouve l'abbaye. Le crucifix du calvaire pend en pleine lumière. Et les moines silencieux se promènent, sombres, autour de la vieille montagne. Et là-bas Belle, française de nom, mais flamande d'aspect. Et à Armentières les cheminées fument, crachant leur fumée sale. Et on enferma là-bas des hommes dans des salles sombres près de rouages grinçants et de métiers bruyants.

Puis la Lys et là-bas Wervicq. Et Messines...

Comme il se trouvait là, fier encore de son origine noble et de ses lettres de noblesse accordées par la comtesse Adèle et les filles des Rois de France qui furent des abbesses dans son abbaye !

Et encore les environs magnifiques de Hutte !

Les immenses chênes aux couronnes étendues, les sapins toujours verts, les taillis entrelacés, les peupliers élancés, les bosquets de coudriers, l'eldorado pour la jeunesse, de même que les talus des chemins creux avec ses mûres noires dont on préparait de la confiture... Quel éblouissant désert, où le matin, des centaines de lapereaux, se livraient à leurs joyeux ébats sur l'herbe mouillée de brume, ou y sautillaient le soir au clair de lune; où de nombreux faisaient leur nid sous l'œil vigilant de la brigade de gardes-forestiers qui, le soir, dans leur sac de peau de mouton guettaient les braconniers.

Oui, tel avait été le paysage. Mais maintenant tout cela avait bien changé.

Maintenant, à ce début de juin les canons crachaient leur feu plus violents que jamais.

Était-ce la préparation de l'offensive ? C'était la ques-

tion que se posaient les habitants qui étaient restés près du front, comme à Dickebusch et à Westoutre.

Le terrible duel d'artillerie dura dix jours au-dessus de Messines et de Wytschaete. On se rappelle que ces endroits étaient tombés dans les mains des Allemands en novembre 1914 après une lutte horrible.

Les troupes du Kaiser n'arrivèrent jamais plus loin. Ces points étaient d'une importance capitale.

Ils étaient situés sur une succession de hauteurs qui dominaient tous les environs.

La 2^{me} armée du général Plumer se trouvait au pied des collines. Les Allemands comprirent qu'un combat terrible se livrerait autour de Messines et de Wytschaete; ils y apportèrent six divisions. Le général von Arnim, commandant de la 9^{me} armée, reçut encore des renforts. Il appartenait au groupe des armées de Louis de Bavière. Celui-ci envoya encore quatre divisions à Lille. Les troupes allemandes avaient reçu l'ordre de résister à outrance.

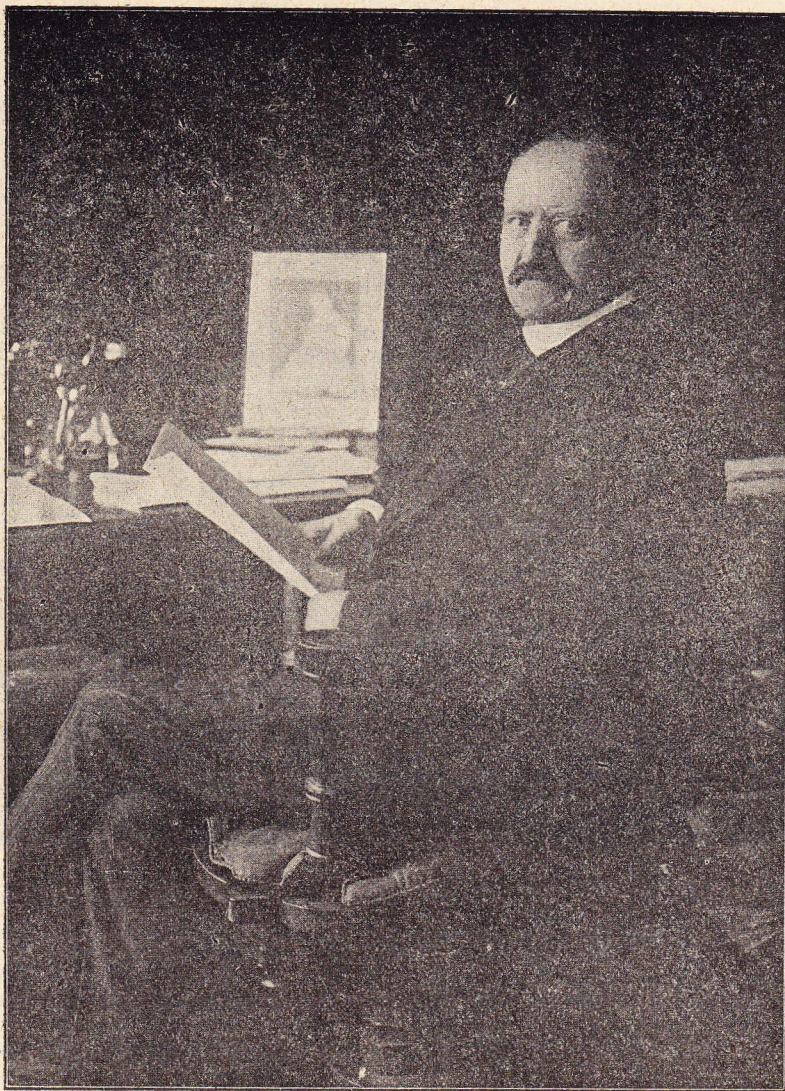
Dans la nuit du 6 au 7 juin on entendit un tonnerre horrible jusque bien loin. La population s'en effraya jusque dans la Flandre française.

Que pouvait signifier ce bruit ?

Le lendemain on apprit la nouvelle. Les Anglais avaient fait sauter une partie de la crête de Wytschaete avec un demi-million de kilos de dynamite. La hauteur était bouleversée et avait englouti les Allemands qui l'occupaient dans des crevasses et des ravins.

C'avait été pire que dans un tremblement de terre. La terre avait été soulevée, déchirée, déchiquetée et retournée. Tout à coup c'avait été l'éclatement avec d'immenses colonnes de flammes et de fumée avec une détonation qu'on avait entendue jusqu'en Angleterre... puis la terre s'était refermée sur des hommes, de l'artillerie, des ouvrages défensifs et des ruines... Le choc épouvantable avait creusé un tombeau immense qui s'était refermé...

Et c'est en effet ainsi que s'étaient passées les choses. Les Anglais travaillèrent avec des mines.



Le chancelier allemand Michaëlis.

Ce plan avait été conçu depuis longtemps déjà : dès 1915. On avait creusé des couloirs jusqu'en-dessous de la hauteur où l'on forma dix-neuf grands entonnoirs. Chaque mine reçut une lourde charge de dynamite. Et l'agencement était tel que toutes les mines devaient sauter ensemble.

Les Allemands ne soupçonnaient rien. Quoique en 1915 ils avaient voulu employer le même stratagème. C'était à Comines. Sur le cimetière ils avaient posé des mines et ils essayèrent d'attirer les troupes alliées sur le cimetière; puis ils feraient sauter les mines. Mais le truc fut éventé. Des aviateurs alliés vinrent jeter des bombes sur le cimetière causant une terrible explosion. Beaucoup de soldats furent tués et beaucoup de corps, enterrés depuis bien longtemps déjà, furent mis à nu et dispersés sur le cimetière.

En 1917, les Anglais eurent plus de succès.

L'explosion devait se produire à 3 heures précises du matin. Lloyd George avait été averti à Londres; il se trouva au téléphone. Et au moment précis, il entendit la détonation.

Voyons ce qui se passa du côté allemand : ce ne fut pas un secret dans les villes derrière le front, c'avait été trop terrible et les soldats et les officiers en parlaient avec les civils.

Cette nuit-là des détachements se trouvèrent prêts à l'assaut sur la partie du terrain minée. Car, les Anglais avaient dirigé des tirs de destruction et des tirs de barrage était à craindre.

Les troupes de résistance se massèrent donc le plus possible en avant et les Anglais ne les inquiétèrent pas quoique des Australiens, des Néo-Zélandais et des Irlandais se trouvèrent prêts à l'assaut.

Trois heures. Un tonnerre horrible ! Une mer de feu ! Et dans cet embrasement une vision horrible : des pierres, des madriers, des arbres, des mottes de terre volèrent en l'air et parmi tout cela des corps, des troncs, des bras, des jambes et des têtes.

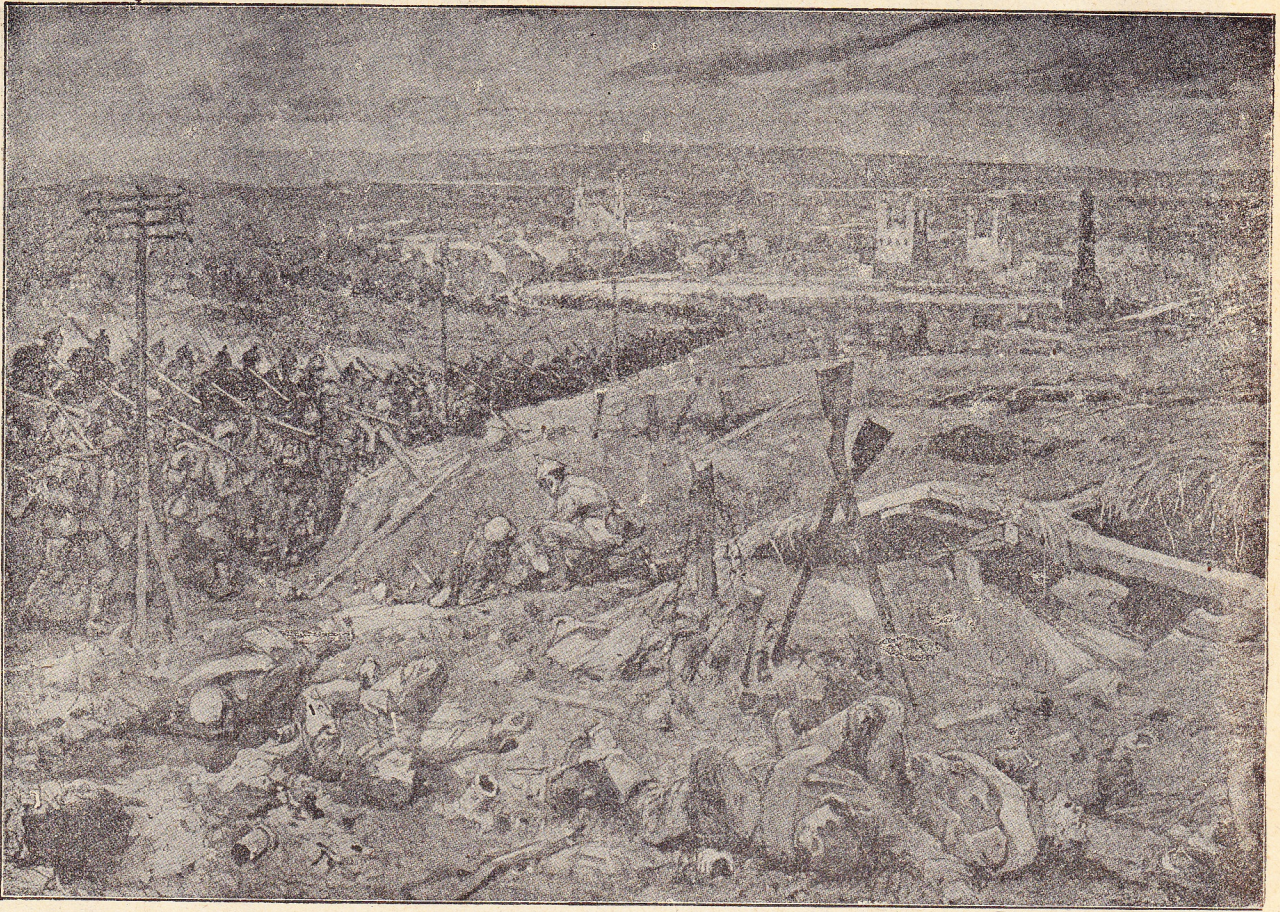
Un hurlement qui n'avait plus rien d'humain : le cri de mort de centaines d'hommes.

La terre se déchira et un cratère de quelques kilomètres d'étendue engloutit des ruines de maisons, des fermes, des vergers... et des troupes.

Les débris d'hommes, des blocs sanglants de chair, tombèrent bien loin, avec des pierres, de la terre, du sable, du bois et du fer.

Un officier qui échappa à grand-peine de la catastrophe s'exprima ainsi :

« J'ai déjà été témoin de bien des horreurs en France et en Russie. Je croyais que rien de plus effrayant pouvait encore se produire que ce que j'avais déjà vu. Mais cette explosion de Messines était une plus terrible encore que ce que je pouvais m'imaginer. Au-dessous de ma tête pendait un nuage noir éclairé par des flammes sinistres et dans cette clarté je ne vis que des corps... nos propres hommes, lancés dans l'espace, mutilés, déchiquetés, du sang, des cerveaux, des entrailles nous éclaboussaient. Et puis quel hurlement... une seconde



Le champ de bataille autour de Vilna après le dernier assaut allemand sur cette position

seulement, immédiatement après la détonnation, je ne l'oublierai jamais, au grand jamais plus. Il me poursuivra toute ma vie, avec cette vision d'horreur.

J'étais dégoûté de la guerre, maintenant mon dégoût est plus tort que n'importe quel autre sentiment. C'est une tuerie, une hécatombe indécrites.

Mais l'explosion n'était pas tout. Immédiatement les Anglais firent l'assaut des hauteurs autour du cratère. Les Allemands se remirent de leur première frayeur. On n'avait pas le temps de songer à ce qui venait d'arriver.

Les Néo-Zélandais, les Australiens et les Irlandais gravèrent les hauteurs. Le tir de dispersion arrêta le renfort. Les aviateurs britanniques descendirent à 30 mètres au-dessus de l'artillerie et des convois allemands et lancèrent un nouveau genre de projectiles : de l'huile enflammée. Ce fut un enfer, des hommes brûlèrent tout vifs et personne n'avait le temps de les secourir.

Tout ce qui était encore en état de combattre devait résister à l'assaut. Des tanks précédèrent les divisions. Puis la colline 60 sauta.

On tomba dans les entonnoirs d'obus en se battant en tuant, en hurlant et gesticulant et on continua la lutte, s'étreignant dans la mort. Des obus et des grenades éclataient, des mitrailleuses semaient des balles.

En un clin d'œil les Anglais étaient maîtres de la rangée de hauteurs, depuis la colline 60 jusqu'à Saint-Yves.

Dans les ruines de Messines et de Wytschaete un dernier groupe d'Allemands tint bon quelque temps, se battant avec l'énergie du désespoir et attendant, en vain des renforts. Mais les aviateurs arrosaient les troupes de renfort avec de l'huile bouillante, avec des liquides enflammés. L'artillerie posa un rideau de fer que personne ne parvint à franchir.

Vers midi les survivants se livrèrent à Messines, plus tard aussi ceux de Wytschaete.

La redoutable position était prise.

Les Anglais descendirent alors le versant oriental et prirent la seconde position. Mais les cratères eux-mêmes devinrent un empêchement. Ils formèrent des positions de défense pour les Allemands.

A quatre heures les troupes de Plumer étaient à Oosttaverne.

Puis la nuit descendit après cette horrible journée. Des milliers de morts jonchaient le sol ensanglanté, et déchiré de la Flandre. Des corps déformés, pendaient partout sur les fils de fer barbelés, et ce n'étaient pas toujours des corps entiers, mais bien des têtes, des troncs, de membres arrachés par l'horrible feu de barrage et les grenades infernales.

Les deux partis semblaient souffler dans leurs positions. Les Anglais campèrent sur le terrain conquis, abrités contre un nouveau bombardement, dans des trous creusés à la hâte. Et maintenant, dans la nuit on entendit encore des râles, des plaintes et des hurlements dans cet horrible « no man's land »

Combien y en avait-il là qui se mouraient dans d'horribles souffrances, souffrant de la faim, de la soif, de la fièvre et d'horribles blessures !

De part et d'autre il y eut un véritable courant de blessés. Il en arriva à Wervicq, à Menin, à Courtrai.

Dans cette dernière ville on les vit par troupeaux entiers, ou dans des autos ou dans des bateaux. C'avait été une partie de carnage. A certains endroits, comme aux grandes Halles, par exemple, où on pratiquait des opérations le sang coula jusque dans la rue.

Mais cela n'empêcha pas les officiers d'état-major allemands de prendre leurs luxueux soupers comme d'habitude dans les grands hôtels : à travers les fenêtres on pouvait voir les longs cols des bouteilles à vin. Et un orchestre fit de la musique... c'est ainsi que cela se passa à Courtrai. On y vécut sur un pied de luxe. Lorsque le Kaiser visita la ville, l'administration communale reçut l'ordre de faire confectionner le mobilier de toute



Un combat de rue devant le palais d'hiver à Petrograd.

une nouvelle chambre à coucher pour le chef suprême. Il coûta 40,000 francs. L'empereur passa la nuit ailleurs. Alors des officiers supérieurs se servirent du mobilier.

Les simples soldats qui revenaient du front infernal et qui voyaient ces salles illuminées comme si c'était la fête continuelle ne pouvaient pas murmurer... mais on ne put les empêcher de penser et de comparer... et ce fut là le germe de la révolution qui éclaterait plus tard... Lénine ne pouvait faire de la propagande plus fructueuse que les spectacles qui se passèrent ici...

Mais revenons à Messines.

Le 8 juin se leva. Les Allemands restèrent calmes tout l'avant-midi : c'était bien la preuve que leurs troupes avaient reçu un terrible coup.

Mais on fit hâtivement arriver du renfort et le jour se déclancha une contre-offensive entre le canal Ypres-Comines et le hameau Saint-Yves.

La bataille était dure. Les Allemands se ruèrent en avant avec impétuosité. Ils avaient reçu l'ordre de répondre coûte que coûte les points perdus. Et l'action fut surtout chaude à l'Est de Messines et près de Petit-Zillebeke.

Des mitrailleuses et l'artillerie fauchaient de rangs entiers d'assaillants : les vides se remplirent immédiatement. De nouvelles pertes... mais du nouveau renfort. Puis ce fut la mêlée corps à corps, l'étreinte dans une rage folle.

Messines était devenue proverbial pour les Anglais. En Angleterre et les Dominions on ne connaissait que ce nom à côté de celui d'Ypres. On avait pris Messines. La nouvelle en avait fait le tour du monde, on ne pouvait pas reperdre Messines.

A minuit la résistance était brisée. Puis suivirent quelques jours de calme. Les troupes de Plumer avaient aussi besoin de repos.

Cependant le 11 elles essayèrent d'étendre leurs con-

quêtes et d'un élan irrésistible elles prirent la ferme la Potterie et le hameau Gapaert. On ne parvint pas plus loin. Les Allemands avaient amené assez de renfort pour arrêter tout avance ennemie.

Près de Messines et de Wytschaete les Anglais firent 7432 prisonniers dont 145 officiers, leur butin était de 47 canons, 242 mitrailleuses, 60 mortiers de tranchées. On évalua le nombre d'avions abattus à 95.

Douglas Haig porta hommage aux troupes, dans un ordre du jour dans lequel il exprima l'opinion que l'ennemi résistait difficilement à des coups pareils.

Nous pouvons admettre que cette opération avec les 19 mines fut un essai qui ne donna pas les résultats escomptés puisque, depuis, cette tactique fut abandonnée.

Messines était une victoire, stratégique comme on dit, un nom pour une victoire, qui cache un échec. Car non seulement, on n'était pas parvenu à percer la ligne allemande, mais on dut remettre de six à sept semaines l'offensive vers Passchendaele. On avait eu l'expérience que l'on devait prendre bien de mesures imprévues.

Il suivit donc une nouvelle période de reconnaissance et de préparations. Il y eut beaucoup de combats d'avions entre les diverses escadrilles. Bien de drames se déroulèrent dans les airs. On jeta des bombes de part et d'autres, Poperinghe, Belle, Hazebrouck, Saint-Omer, Dunkerque et Calais en eurent leur part.

Les Anglais bombardèrent Ostende, Bruges, Gand, Thorhout, Roulers et Courtrai.

Un épisode ne s'oubliera pas.

Le drame se joua à Roulers et démontra combien merveilleusement était organisé le service d'espionnage.

Sur la place d'armes se trouvait un nouvel immeuble, fort joli, avec deux étages : l'arsenal.

Le 21 juin 1917, des troupes allemandes arrivèrent à Roulers. Ils cantonnèrent dans l'arsenal et dans une école avoisinante, dans la rue Leen. Le soir, une escadrille d'avions anglais apparut autour de la ville pour bombarder sans aucun doute l'arsenal, l'école et l'usine à gaz.



Les délégués en conférence à Brest-Litowsk.

Les avions descendirent très bas et lancèrent des bombes. En un clin d'œil l'arsenal était en flammes. De hautes flammes s'élevaient au-dessus du toit par les fenêtres; l'escalier prit feu, de sorte que la retraite était coupée aux soldats logés dans la partie supérieure du bâtiment.

Il se passa des scènes terribles. Les soldats allemands se pressèrent en criant et hurlant vers les fenêtres pour sauter à travers celles-ci. Quelques-uns tombèrent à terre, morts ou grièvement blessés, mais la fuite était impossible pour la plupart. Entourés par les flammes ils ne trouvèrent plus d'issue et périrent dans le gouffre de feu. D'autres restèrent accrochés, tout flambant dans les fenêtres et quelques jours après encore on pouvait voir se balancer des cadavres calcinés dans les fenêtres.

Au rez-de-chaussée les soldats s'enfuirent comme des possédés, mais, à la lumière de l'incendie, les Anglais descendirent très bas et sur la place d'armes, tirèrent dans les fuyards avec leurs mitrailleuses. Des râles se firent entendre dans cette mer de feu. Toute la ville était illuminée d'une lucur sinistre. Des civils vinrent regarder mais ils furent chasser. L'occupant voulut cacher cet échec, mais la catastrophe était trop terrible pour pouvoir rester cachée. Le lendemain matin on commença à retirer les restes calcinés du bâtiment fumant et noirçi, qui n'était plus qu'un grand squelette, on les enferme dans des bacs grossiers; des chariots firent continuellement le trajet entre la place d'armes et le cimetière. Jamais les Allemands n'ont publié le nombre des victimes dans l'incendie de l'Arsenal de Roulers, mais il y en eut plusieurs centaines. Le général Stein qui cantonnait en cet endroit avec des troupes bavaroises dit fort stoïquement : «C'est la guerre; un soldat doit s'attendre à ces choses journallement.»

Il avait pour mission de résister à l'offensive dans ce secteur de Poelkapelle-Passchendaele, ce champ de bataille où, en 1914, des milliers de jeunes gens allemands avaient déjà trouvé la mort.

Après la bataille de Messines l'activité ne s'éteignit jamais complètement sur le front. En juin on livra des batailles en Artois, près de Monchy-le-Preux et Bellecourt.

Vers la fin du mois les Français firent des efforts pour percer à Cauxaillon et environs en Champagne et près

du Mort-Homme. Mais la grande bataille des Flandres devait encore éclater et de part et d'autre on s'y prépara fiévreusement.

LA BATAILLE DE NIEUPOORT

La bataille des Flandres débuta par un échec qui causa quelques moments de frayeur. Nous disions que les Anglais avaient repris le secteur de Nieuport, et qu'ils se proposèrent de reprendre Ostende et Zeebrugge. On pouvait appeler ce plan : l'offensive contre les sous-marins.

Les Allemands comprirent cette tactique mais naturellement ils firent l'impossible pour s'y opposer. La guerre sous-marine était, leur sembla-t-il, le seul moyen de gagner encore la guerre; l'espoir du peuple allemand reposait dans la seule guerre sous-marine. De Lombartzijde à Knocke, nos côtes s'étaient transformées en une vaste forteresse. Les dunes étaient couvertes de pièces d'artillerie. Des mitrailleuses étaient braquées dans des abris bétonnés.

On avait dépensé des millions pour l'installation des terribles batteries Tirpitz, entre Ostende et Leffinghe. Près de Breedene, et Wilhelm II, près de Knocke. Les hôtels et villas de nos plages étaient transformés en redoutes; toutes les passes d'eau étaient barrées par des fils de fer barbelés qui formaient un véritable réseau inextricable sur les côtes.

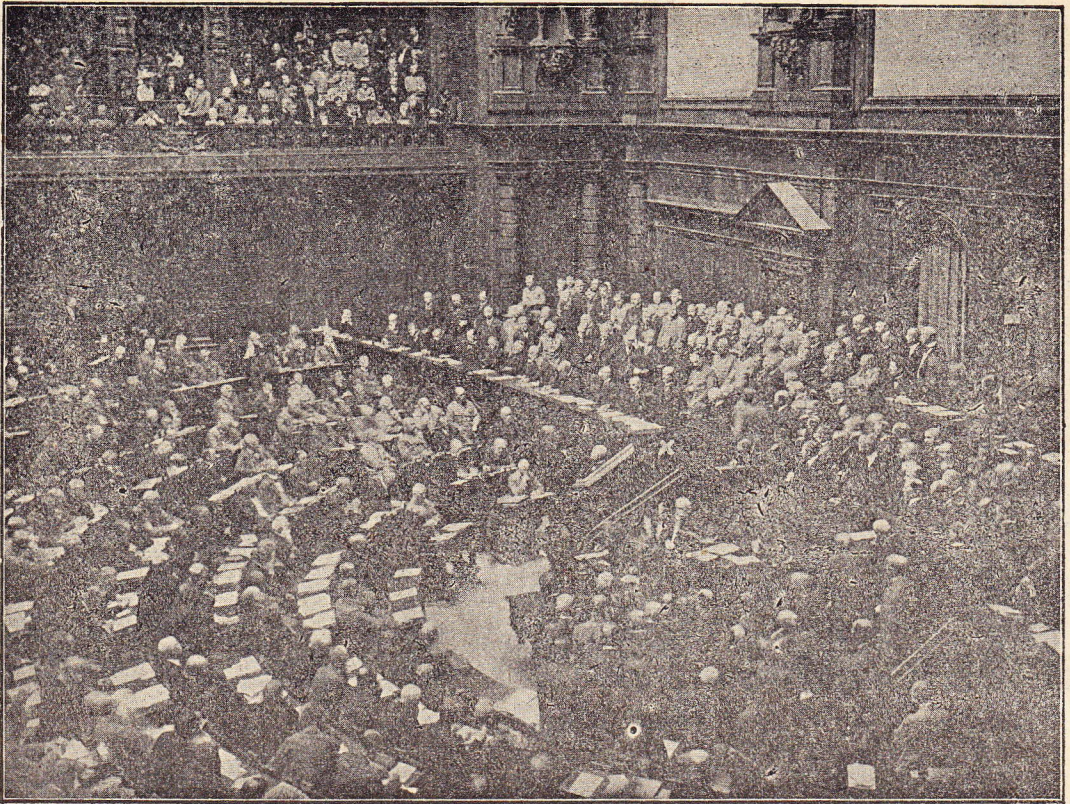
Dans les premiers jours de juillet l'artillerie allemande bombardait violemment le front de l'Yser. Un village, comme Eggewaertscapelle, qui était resté presque complètement habité fut anéanti en quelques jours. Toutes les routes furent prises sous le feu allemand. Les obus allèrent éclater jusque dans Dunkerque.

Mais l'ennemi avait encore un autre plan : il dévancerait les Anglais.

Ce fut le 10 juillet, un jour de grande tempête.

Le vent soufflait avec rage sur les plaines flamandes, d'immenses vagues battaient les côtes et la pluie tombait à torrents.

Vers le soir commença un feu terrible d'artillerie allemande. Il se concentra sur les positions anglaises entre Nieuport et la mer. On avait rarement été témoin d'un avalanche pareil de fer et de feu. En quelques instants tous les ouvrages défensifs furent culbutés. Puis il fut



La séance du Reichstag, le 19 juin 1917. Le chancelier Michaëlis y prononce son premier discours.

lancé des gaz. Et enfin les Allemands se ruèrent avec impétuosité sur leurs adversaires. Les lance-flammes ouvrirent des passages. Les troupes anglaises, composées pour la plupart de nouvelles levées reculèrent sous ce choc effrayant.

Mais les ponts de l'embouchure de l'Yser étaient détruits. On ne pouvait amener du renfort et en même temps la retraite était coupée.

Ce fut comme à la bataille de Nieuport en 1600, entre les Hollandais et les Espagnols, lorsque le prince Maurice renvoya les vaisseaux et dit à ses troupes :

« Devant vous, vous avez l'ennemi, à votre droite et derrière vous, la rivière, à gauche, la mer. Et quand vous voudrez fuir il vous faudra d'abord boire la mer. »

Les Allemands avaient choisi ce jour de tempête pour leur attaque, parce que les navires de guerre britanniques étaient empêchés par l'orage de prendre position en mer et de prendre le flanc de l'ennemi sous leur feu, comme l'avait été le cas en 1914.

Les Anglais étaient abandonnés à leurs propres forces. Beaucoup se lancèrent à la mer de désespoir et se noyèrent. Plus de mille hommes durent se rendre. Le lendemain on les vit transporter par train à Ostende.

Près de la mer les Allemands percèrent jusqu'à l'Yser.

Plus loin, vers Lombaertzijde, le péril devint plus menaçant encore. Nous nous rappelons les sacrifices que l'on s'était imposés pour les écluses de Nieuport. Elles étaient restées la clef de toute la région de l'Yser.

Et maintenant il sembla que l'ennemi voulait nous arracher cette clef. Il s'en approcha de fort près et chassa les Anglais. On amena du renfort en toute hâte. Nieuport sembla un enfer. Des obus pleuvaient dans les ruines. Ce qui était resté debout s'écroula. Les troupes de renfort durent se frayer un passage à travers les éclats d'obus et des shrapnells, les gaz asphyxiants et délétères.

Ce fut de nouveau comme en 1914 lorsque notre petite armée laissa tant de morts.

Entre les écluses et Lombaertzijde s'engagea une lutte terrible qui devait durer toute la nuit.

Comme les flots de la mer sur la côte, les rangs alle-

mands avancèrent, mais furent chaque fois décimés par le feu des mitrailleuses et des canons : et ceux qui ne furent pas abattus tombèrent sous les coups des grenades ou sous les baïonnettes.

Nieuport devait rester en nos mains, coûte que coûte. Et il en fut ainsi. Vers le matin les assaillants étaient refoulés dans la direction de Lombartzijde. On répara les ouvrages sous le feu ennemi.

Les jours suivants les Anglais essayèrent de reprendre le terrain perdu près de la mer. Ce fut peine inutile. La ligne n'avait donc pas varié. Mais les Allemands n'avaient pas franchi l'Yser.

L'offensive sur Ostende et Zeebrugge était donc avortée. Le G. Q. G. abandonna ce plan et crut faire tomber les côtes par des avances vers Passchendaele, Stade et Roulers. Mais cette offensive dut être préparée encore.

Les pertes britanniques avaient été très lourdes. Des flots de blessés arrivèrent à Adinkerke et Calais. Les grands blessés dont beaucoup au visage brûlé, furent apportés à l'hôpital de l'Océan à la Panne, qui reçut une telle extension par l'adjonction de beaucoup de pavillons, qu'il ressembla à un vrai village.

« Pourquoi ne nous laissa-t-on pas Nieuport ?... se demandèrent nos hommes auxquels la défaite anglaise causa une véritable désillusion.

Ils considèrent comme une œuvre d'honneur de conserver intacte la ligne de l'Yser et ils connaissaient si bien cette partie du front.

Des Français qui avaient été dans l'enfer de Verdun et arrivèrent plus tard à l'Yser, déclarèrent qu'ils préféreraient le front français à cette région unie et découverte, où les ballons captifs étaient le moindre mouvement, et où l'eau et la boue rendaient l'épreuve plus rude.

Oui, les Belges connaissaient le front de l'Yser. Aussi quelle audace dans les patrouilles, leurs attaques locales et la défense pied à pied du sol natal.

Et puisque nous sommes à ce chapitre nous ne pouvons passer sous silence de citer l'histoire des frères Van Raemdonck, comme un échantillon de la haute conception du devoir qui animait nos soldats.